

Le froid était très vif. Inutile de se pincer pour être certain de ne pas dormir. Les doigts de pied, emprisonnés depuis trois jours dans les souliers ferrés et dans l'humidité des chaussettes sales, cédaient sans résistance au gel qui montait du sol. Sans ce froid perçant, cette aube aurait semblé irréaliste aux centaines d'hommes secoués par un réveil soudain. À travers la brume qui s'effiloçait à mesure que le jour se levait, on ne distinguait que les formes diffuses du paysage le plus proche. La clarté renvoyée par la neige transperçait le petit matin. Sur le toit de la gare, très pentu, s'étendait un épais coussin de neige, lisse, légèrement ondulé et sans arêtes. Les wagons, immobiles sur les voies invisibles, ressemblaient à des cadavres de géants abandonnés sous la neige. De l'autre côté de la route où s'alignaient péniblement les nouveaux venus, la colline était amputée par une tranchée qui tombait quasi à pic.

Vêtus des « uniformes » hétéroclites de l'armée française, les uns bleu ciel (de la Première Guerre mondiale), d'autres bleu sombre, beaucoup d'autres kaki, avec les manteaux en cloche, les têtes couvertes de bérets, de calots, de passe-montagnes et, dans certains cas, des bonnets rouges de Sénégalais, ces hommes perdus, angoissés, étaient pris dans un tourbillon de panique. Ils cherchaient leur place parmi tous ces baluchons, ces valises et ces musettes, dans des files à la formation incertaine. La neige crissait sous les pas des chaussures ferrées et, alors que la blancheur immaculée s'effaçait sur la route, seul le

tintement des chocs entre les écuelles, les gamelles et les gourdes qui pendaient des équipages rompait le silence de l'aube. Tranchant avec ce silence, les commandements semblaient proférés d'une voix très rêche, très gutturale par des soldats vêtus de l'uniforme verdâtre de l'armée allemande qui, le fusil à la main et le doigt sur la gâchette, encerclaient la masse des prisonniers. Des voix nouvelles, inconnues, pleines de menaces mystérieuses pour ceux qui ne comprenaient pas la langue.

— Et la valise? demanda l'un des détenus à son camarade.

— Tu ne l'as pas avec toi?

Emili prit un air résigné et sous son écharpe, il sourit avec fatalisme.

— Prépare-toi à ne plus jamais te laver la figure, dit-il en soulevant de terre un sac à dos bourré à ras bord.

— Nous ne manquerons pas de savon, ne t'en fais pas.

— Je crains que nous n'en ayons pas besoin. Tout ça ne me plaît pas du tout, Cisco.

— Que ça nous plaise ou non, nous devons résister. Nous verrons bien ce qui arrivera.

Francesc regarda le nez rougi de son ami qui, malgré la clarté encore faible, se détachait sur son visage. Il tenta de croiser son regard. Il sourit lui aussi. Il connaissait la tendance d'Emili au pessimisme. Sans doute le traitement reçu à la descente du train avait-il été dur, étonnamment dur, mais il ne voulait pas en tirer de conclusion prématurée. Il préférait l'attribuer à la mauvaise humeur de gardiens qui s'étaient levés de trop bonne heure, au froid du matin et au mauvais caractère de l'officier.

— Les Allemands ne sont pas des barbares, lui avait dit le lieutenant qui l'avait fait prisonnier. Nous savons être de bons camarades, tu verras.

En effet, dans le camp de prisonniers de guerre d'où ils venaient, les Espagnols avaient été traités avec humanité, avec déférence même. Sans doute parce qu'ils sortaient d'une

guerre, qu'ils étaient travailleurs et que leur façon de vivre dans le camp était pittoresque aux yeux des Allemands. Pourquoi donc, à la descente de ce train après trois jours de voyage, de nouveaux Allemands étaient-ils apparus, bien différents de ceux qu'ils connaissaient? Pourquoi ces coups de crosse, ces coups de pied aux fesses, ces hurlements, ces précautions exagérées? Tout le monde serait aussi bien descendu du train sans un tel acharnement et sans doute les files auraient-elles été plus faciles à former avec des esprits moins apeurés.

— Ils se font massacrer sur le front, supposa quelqu'un.

Emili rassembla son équipage, prêt à attendre patiemment la fin du comptage. Il n'avait jamais fait confiance aux nazis malgré leurs airs de doux agneaux dans les pays occupés. Cela sentait la consigne. La bestialité du traitement actuel le lui confirmait. « Pourquoi ne me suis-je pas évadé? » se demandait-il, en colère contre lui-même. Il en était sûr maintenant : il avait commis la bêtise de ne pas écouter les conseils d'un camarade qui l'avait invité à s'évader avec lui. Il haussa les épaules, contraint de se résigner, mais il ne pouvait s'empêcher d'avoir un pressentiment qui le déprimait. Au-delà de la brume, il devinait un terrible secret.

Ils semblaient ne jamais finir de se mettre en rangs. À travers le brouillard de plus en plus épais, on distinguait le cortège compact et noirâtre des prisonniers et les taches vert-de-gris des sentinelles soigneusement réparties le long du cortège, le fusil chargé.

— ¡Atención! cria quelqu'un. ¡Atención!

Le silence devint plus profond. On entendait un interprète qui, dès le camp de prisonniers, avait accepté de jouer le rôle de responsable.

— Le chef de la force chargée de nous garder veut que nous nous mettions en rangs correctement et rapidement. Plus nous tarderons, plus nous aurons froid. Obéissez, vous voyez bien que tout ça est loin d'être une plaisanterie.

Lors de l'appel dans les camps de prisonniers, les bons chiffres n'étaient jamais annoncés. Un évadé de plus ou de moins ne semblait guère avoir d'importance. L'officier de service signait le rapport du prisonnier responsable et il ne cherchait pas plus loin. Ici, les choses avaient changé, allez savoir pourquoi. Dans le cas présent, les officiers, les sous-officiers, les sergents et les soldats eux-mêmes passaient l'un derrière l'autre pour réaliser chacun son décompte et s'assurer de l'exactitude des chiffres. Arrivés au bout de la colonne, ils la parcouraient en sens inverse et ainsi successivement, sans que les totaux coïncident. Y parviendraient-ils jamais ?

Plus surprenant encore que cette opération grotesque : le « langage » que les gardiens employaient avec ceux qui, sortis du rang ou distraits, ralentissaient leur entreprise. Confrontés à un obstacle de cette sorte, ils répétaient à voix haute, pour s'en souvenir, le chiffre qu'ils avaient atteint tout en distribuant des coups à tort et à travers.

Finalement, une fois le comptage terminé, la colonne ne se mettait pas en marche pour autant. Le froid remontait le long des jambes de ces hommes qui pendant trois jours n'avaient ni dormi ni mangé chaud. Ils étaient nombreux à bâiller et à taper des pieds. D'autres soufflaient sur le bout de leurs doigts ou en écartant largement les bras se donnaient des tapes dans le dos, les mains ouvertes. Un jeune gars au garde-à-vous près des deux amis s'enhardit à allumer une cigarette. Un gardien se mit à crier depuis son poste de surveillance.

— Éteins ça, lui dit Emili. C'est pour toi, imbécile !

Mais un des sergents était là avant que le fumeur ait eu le temps de feindre l'indifférence et d'un coup de poing il lui mit le nez en sang. Emili put apercevoir le col de son uniforme.

— Tu as vu ? demanda Emili alors que le sergent s'éloignait. Nous sommes entre les mains des SS.

— Putain ! Non !

Le camp lui aussi se perdait dans la brume de ce matin-là, une brume qui absorbait le vert clairsemé autour des blocks. En bois, de plain-pied, étroits et tout en longueur, disposés en rangées sur des terre-pleins échelonnés, les blocks étaient comme une ombre à cette heure-là. Des cheminées, au nombre d'une paire par block, sortait une fumée noire de charbon en feu qui se diluait peu à peu dans l'épaisseur de la brume.

Dans le réfectoire du block 13, August, un interprète espagnol, aidait au ménage dont était chargé un groupe de jeunes gars : nettoyer les vitres, épousseter les armoires et les tables, balayer, faire briller le métal des seaux...

— Ceux qui arrivent aujourd'hui sont des Espagnols, annonça August. Mille cinq cents.

Les *Stubendienste* abandonnèrent un instant leur travail. Que ce soient des Espagnols n'était pas une nouveauté, seul leur nombre semblait extraordinaire.

— Mille cinq cents! s'exclama l'un d'eux qui tenait un balai. De belles fournées pour le crématoire!

— Tais-toi, il y a peut-être l'un de tes frères, protesta celui qui frottait les vitres.

— Que veux-tu? Que je pleure? Il en arrive tous les jours et tout le monde suit le même chemin. Et en plus, je n'ai pas de frère.

— Alors ne dis pas de sottises.

August les laissa à leur dispute. Il s'éloigna de l'armoire qu'il nettoyait, même si ce n'était pas à lui de le faire, et il s'assit en laissant ses jambes se balancer sur le coin de table le plus proche. Ses yeux ne reflétaient pas la préoccupation résignée et vide qui était évidente dans le regard des autres prisonniers. Il était l'interprète du block 13 et comme si la petite sécurité d'un emploi comme le sien ne suffisait pas, il était homme à savoir se faufiler avec la curiosité blasée de l'aventurier. Un aventurier qui tentait sa chance. De tempérament très méridional, rebelle par nature, exempt des préjugés de son

milieu familial aisé, il avait vécu très jeune dans une totale indépendance : l'argent de son père veillait au grain pendant que lui s'abandonnait à ses lubies. C'était le bon temps ! Se dire anarchiste, porter la barbe et chausser des sandales et, par intermittence, jouer au végétarien étaient des trucs surprenants ; s'enfuir de la maison pour devenir pianiste dans une compagnie de variétés était une espièglerie amusante ; aller dans les tranchées dès les premiers jours de la guerre civile et se distinguer dans une Brigade internationale par son opposition aux communistes jusqu'à l'extrémité d'être condamné à mort était vraiment émouvant. Sa dernière nouveauté était pour l'heure de faire un séjour dans un camp d'extermination nazi. S'il s'en était toujours sorti, pourquoi pas cette fois-ci ? Habitué qu'il était à considérer tous les événements qui se présentaient comme des opportunités pour mettre en avant sa personnalité, les perturbations sociales, politiques et guerrières étaient son ambiance préférée. L'important pour lui était d'avoir matière à observation.

Assis sur la table, August réfléchissait à la situation qui serait créée dans le camp si les arrivées d'Espagnols continuaient à ce rythme. Des hommes comme lui, connaissant plus ou moins la langue allemande, feraient de plus en plus défaut ; or être interprète signifiait avoir de l'influence. Les Allemands, SS ou prisonniers, qui commandaient des deux côtés des barbelés, préféraient souvent céder leur pouvoir à l'interprète plutôt que d'affronter la difficulté de l'exercer en passant par une traduction. Le tout était de s'imposer progressivement, de gagner leur confiance, d'agir avec intelligence, de se rendre indispensable pour finir par échanger le rôle d'intermédiaire contre un véritable emploi d'exécution. La manœuvre était périlleuse, August le savait depuis longtemps, car tomber en disgrâce signifiait la pire des morts. Mais dans le risque résidait précisément tout l'intérêt de l'entreprise. Parvenir à commander dans un camp nazi et transformer

le système pénitentiaire le plus inhumain au monde en un régime où, au minimum, il serait possible de sauver la vie des malheureux compatriotes qui y étaient jetés, serait une expérience unique dans l'histoire de la barbarie hitlérienne, une aventure digne du plus grand des politiques.

Alors qu'il réfléchit, les yeux en amande d'August brillent et il balance nerveusement ses jambes. Son cou robuste s'enfonce dans ses épaules car ses bras sont arrimés à la table et cette position fait ressortir les rides de sa nuque. À travers la peau, très brune, on devine les contractions de ses joues maigres, et ses lèvres, vaguement sémitiques, s'étirent en ouvrant grand sa bouche. Ce genre d'expérience passionne ce type d'homme.

Le travail terminé, les gars du ménage se réchauffent les mains près du poêle. Le *Blockälteste* (le prisonnier allemand responsable du block) ronfle profondément, assoupi sur la table, la tête dans le creux de son bras. Ce réfectoire peut paraître hospitalier uniquement par contraste avec la neige et la brume du dehors. Du dortoir vide et grand ouvert parviennent un courant froid et une odeur de paille fermentée. Depuis la porte, laissée ouverte, on aperçoit un énorme échafaudage de paillasses, bien construit et fermé par une série de couvertures tendues en guise de rideaux. Dépeuplé depuis la veille, le block attend les locataires qu'August vient d'annoncer. Il crie :

— Ferme la porte, Miquel.

À cette heure matinale, les gars du ménage ont réalisé deux nettoyages complets du block. Il faut que tout soit brillant, verni, propre ; tout ce que les prisonniers ne toucheront jamais, les tables où il n'est pas permis de manger, les tabourets où on ne peut pas s'asseoir, le sol cimenté que personne ne foule, les armoires entièrement vides, le poêle à usage exclusif du *Blockälteste* et des siens. Un block n'est pas un lieu où vivre, il est là pour impressionner les visiteurs qu'il faut convaincre de l'installation exemplaire d'un camp nazi.

Pour installer avec un minimum de confort le personnel qui arrivera aujourd'hui, cette baraque et bien d'autres encore seraient nécessaires. Il n'y a pas de place pour autant de gens mais l'ordre établi n'est pas mis en péril pour si peu. Le réfectoire restera aménagé comme maintenant, propre, vide et tremblant à cause des ronflements du *Blockälteste*. Les prisonniers le traverseront pour se rendre au dortoir, où ils seront entassés comme du bétail, et pour sortir dans la rue, où ils devront passer la majeure partie de la journée. Ils le traverseront toujours en file indienne, à travers un passage fait de sacs vides, les bottes à la main, tête nue et en silence. La saleté est horrible, mais la propreté apparente du camp est un raffinement dans la cruauté.

Tout à coup, la quiétude du camp, que l'on aurait cru désert à cette heure laborieuse, est perturbée par un brouhaha insolite. Sifflets, sons de cloches, cris, portes qui claquent et courses dans les ruelles. Le *Blockälteste* 13 se lève de la table comme mû par un ressort, il met sa casquette, traverse le réfectoire en coup de vent et, encore à moitié endormi, il se précipite dans la rue.

— Ils doivent être arrivés, dit August sans s'adresser à personne en particulier. J'y vais.

Il ne se laisse pas influencer par la précipitation des autres. Sans se presser, il sort de la baraque, et dans la neige qui recouvre la rue de taches, les unes immaculées et d'autres salies d'empreintes grossières, il s'efforce de suivre les sentiers que les passants ont tracés à force d'allées et venues. La fumée du crématoire s'étale sur le camp en se mêlant à la brume. Il tombe un froid vif sous forme de particules de glace microscopiques, un froid qui dissipe la torpeur du poêle. Mille cinq cents victimes de plus, mille cinq cents hommes qui passent maintenant par les mêmes impressions que lui le jour de son arrivée. Des impressions qui par des voies différentes aboutissent à un même résultat : un mélange de peur, de curiosité malsaine et de stupéfaction.

Le camp était installé au sommet de la plus haute colline de la contrée, où le terrain donnait l'impression d'une mer agitée qui se serait soudain solidifiée. Ce n'étaient pas des montagnes mais des ondulations plus ou moins prononcées, parsemées par endroits de zones densément boisées qui ressortaient, à cette époque de l'année, sur les grandes étendues planes couvertes de neige. Une fois passés les quatre ou cinq mois d'hiver apparaissaient chaque année l'herbe verte d'immenses plaines très riches et, dispersées mais nombreuses, des maisons aux toits rouges de terre cuite. La brume de ce jour-là brouillait les contours des seconds plans et le ciel et la terre se fondaient sans solution de continuité dans un gris de plomb, la couleur du froid.

La route avait été longue et épuisante et l'interminable procession des mille cinq cents hommes atteignait enfin les barbelés de la clôture extérieure. Grimpant le long d'un sentier en spirale, glissant à cause du gel, l'ascension n'avait pas épargné les difficultés à ces gens ployant sous le poids de leur équipement et de la peur. Les gardiens n'avaient pas cessé de hurler et de les fustiger durant tout le chemin, la marche avait été rapide et certaines personnes n'avaient pas été préservées des coups. Il n'était pas étonnant, donc, qu'à l'entrée du camp, la fatigue et l'angoisse se reflètent dans l'expression des visages, dans la démarche et le silence de la multitude.

— Enfin à la maison, dit Francesc avec ironie.

La muraille de l'enceinte intérieure était à moitié terminée. Les énormes pans de mur en pierre de taille en imposaient à l'esprit des nouveaux hôtes. L'heure pâle prenait une tonalité bleuâtre. Brisant la monotonie des murs, des tours, inachevées elles aussi, se succédaient à distance régulière. De leur hauteur, les sentinelles pourraient veiller un jour, quand elles seraient terminées, avec plus de confort qu'elles ne le faisaient

alors du haut de guérites de bois bancales. De l'autre côté des murs apparaissaient les rectangles enneigés des toits des grands pavillons-baraques.

Au pied du mur en construction, on voyait, dès l'entrée par l'ouverture des barbelés extérieurs, les petites silhouettes noires des travailleurs, sûrement des internés, dont la mission était de consolider leur propre prison.

La barrière de contrôle se leva pour leur laisser le passage. Les nouveaux arrivants n'avaient pas assez d'yeux pour observer tous les détails. Pour eux, il n'y avait plus ni froid ni fatigue ni poids ni douleur pour les coups reçus, mais une curiosité avide qui s'imposait au détriment de tout autre sentiment. Le secret se dévoilait aux sens exacerbés de cette multitude. Un camp de concentration – personne ne doutait plus qu'il s'agissait de cela – les recevait avec les fastes de son terrible régime. Les propagandes antifascistes avaient abondamment parlé de camps de concentration allemands, mais aucun des arrivants ne l'aurait sans doute imaginé sous cette apparence de grande forteresse.

La route continuait de monter sur une centaine de mètres, en suivant la façade de la construction qui venait mourir à la porte du camp proprement dit. Le cortège, sans rompre les rangs, progressa comme un serpent noir sur le chemin enneigé. Une puanteur de cuir brûlé s'incrétait dans les gorges. Emili et Francesc ne parlaient plus depuis un bon moment. De temps en temps ils levaient la tête, normalement baissée pour compenser le poids qu'ils portaient sur le dos, et ils observaient les variations du paysage qui s'offrait à leurs yeux. C'est Emili qui aperçut le premier un petit groupe de trois ou quatre hommes – il dut faire un effort pour *reconnaître en eux* des hommes – qui, ayant rejoint la route par quelque chemin secondaire, attendaient pour la traverser que la colonne soit passée.

— Regarde, dit-il.

Vêtus de guenilles aux rayures bleues, avec un calot, lui aussi à rayures, enfoncé jusqu'aux oreilles, les visages brûlés par le vent chargé de neige, la pointe du nez et les lèvres violacées à cause du froid, tremblant de tout leur corps recroquevillé, ce qui impressionnait le plus, c'était leur maigreur cadavérique. Leurs os ressortaient, non seulement sous leur peau mais aussi à travers les guenilles qui la recouvraient. De leurs pantalons trop courts sortaient des chevilles exagérément enflées et des chaussures aux semelles en bois beaucoup trop amples. Des glaçons de neige incrustés dans les semelles rendaient incertaine la stabilité de ces carcasses humaines.

Francesc murmura un blasphème.

L'un des squelettes vivants ouvrit la bouche :

— *¿Sois españolas?* demanda-t-il avec un accent andalou.

La voix sortait de sa bouche comme avec retard, et sa puissance ne correspondait pas à l'épouvantail qui l'émettait. Personne n'eut assez de présence d'esprit pour lui répondre. L'homme allait répéter la question jusqu'à épuisement. Sa voix comme sa silhouette, obligées de prendre la tête du défilé, offraient aux nouveaux venus l'image-résumé d'une existence à laquelle étaient condamnés mille cinq cents hommes de plus.

— Tu l'as bien regardé? demanda finalement Emili.

— Quelles têtes! s'exclama Francesc, qui croyait avoir eu des visions. Et il parlait espagnol...

— Nous finirons comme eux.

— Si ça se trouve, ce sont des malades.

— Quelle consolation!

Les commentaires des gens s'égrenaient petit à petit, en un crescendo de voix à mesure qu'ils revenaient de leur surprise. Des voix sourdes, comme sorties de gorges oppressées, des voix d'enfants qui craignent l'obscurité et la solitude. Des mots qui ne menaient nulle part, prononcés et écoutés avec le désir de s'assurer, tant ceux qui parlaient que ceux qui

écoutaient, qu'ils étaient toujours vivants, qu'ils ne portaient pas ces habits aux rayures verticales et n'avaient pas ces têtes de spectre.

— Un véritable abattoir!

— Salauds!

— Qu'ils nous tuent une fois pour toutes!

— Criminels!

— Pas un rat ne sortira d'ici.

D'autres groupes d'internés, taillés sur le même modèle, apparaissaient plus souvent et en plus grand nombre. Tous travaillaient au rythme lent et pesant propre aux prisonniers. Une rébellion passive, la seule permise face à l'imposition d'un travail dont il ne fallait attendre aucun avantage, mais bien un épuisement progressif. Les uns ramassaient la neige avec des pelles et des balais, d'autres transportaient du matériel sur des brancards et d'autres encore portaient sur leurs épaules des pierres incroyablement volumineuses et ils entraient et sortaient des constructions à moitié terminées. Toujours en traînant des pieds, recroquevillés par le froid, le regard éteint par des jours, des semaines, des mois de douleur. Tous contemplaient le passage de la colonne, profitant ainsi du moment de repos que cette expédition leur autorisait. À travers leur regard éteint, il n'était pas difficile de deviner une expression extra-humaine faite de pitié et en même temps d'une joie étrange. « Ainsi vous arrivez, semblaient-ils penser. Malheureux! Vous apprendrez vite quel pain on distribue ici. »

Dans chaque groupe de travail, on remarquait un personnage sans outil, rayé lui aussi mais avec des habits neufs, une casquette bleue ou noire avec une visière à la mode allemande, et souvent un bâton ou un tube de caoutchouc dans les mains. Ces individus appartenaient indubitablement à une autre catégorie de prisonniers, car selon toute vraisemblance, ils commandaient. Leurs cris gutturaux et enroués, qu'aucun nouveau venu ne comprenait, ne pouvaient avoir

d'autre mission que l'activation du travail. Emili pensa : « Ce sont sans doute les matons à bâton. » Il n'en avait jamais vu en vrai, seulement au cinéma.

— Ils font partout la même tête de chien, dit-il à voix haute.

La route devenait plus pentue et de chaque côté se dressaient des baraques autour desquelles régnait une agitation de fourmilière où dominaient les uniformes verts de la SS. Sans doute des dépendances, les logements et les cuisines de la troupe. Au sommet de la montée, se trouvait ce mur qu'ils avaient aperçu de loin. Deux grandes tours vitrées avec des toits d'un style vaguement chinois, encadraient le grand portail. Du côté gauche, le mur se terminait brusquement et il était prolongé par des barbelés électrifiés où ressortaient les isolateurs en porcelaine. Une fois la porte franchie, les arrivants se trouvèrent dans une grande cour ou plutôt une portion de route plus large avec des trottoirs, qui s'enfilait entre des rangées de baraques basses et uniformes d'un côté, et de grands pavillons avec des cheminées de l'autre. C'est de l'une de ces cheminées que leur parvenait sans doute cette fumée à l'odeur âcre de cuir brûlé qui les faisait tousser. Un étrange vacarme de cloches, de sifflets et de cris surprit les arrivants. De partout surgissaient en courant des personnages de la même espèce que les matons à bâton. En arrivant devant les officiers ou les sergents de la SS qui dirigeaient la manœuvre, ils se mettaient au garde-à-vous, ils ôtaient leur calot en laissant voir leur crâne rasé, raccord avec leur position. Avec des gestes mécaniques, exagérés comme s'il s'agissait d'une parodie, ils recevaient les ordres et, en claquant des talons, ils proféraient invariablement un mot de deux syllabes. Après un demi-tour, ils se dispersaient en courant désespérément à droite et à gauche en émettant des cris secs qui claquaient comme des coups de fusil, pour revenir finalement très vite se présenter et recommencer sans cesse ce spectacle de marionnettes.

— C'est un asile de fous ? demanda Francesc.

— Ça leur va bien d'être enfermés.

Et les appels se succédèrent, répétés cinquante fois, et les interrogatoires arbitraires auxquels personne ne pouvait répondre car nul ne comprenait la langue et cela se terminait par des gifles. Les chiens de troupeau, allant et venant sans arrêt, aboyaient plus encore quand s'approchait l'un des uniformes qui leur donnaient les ordres. À un moment donné de ce spectacle de fous, une voix de soliste s'éleva, un prisonnier allemand qui parlait espagnol avec une intonation féminine. C'était un interprète officiel du camp.

— Vous venez d'entrer dans un camp allemand d'extermination, dit-il calmement. Vous êtes ici pour travailler et obéir et, naturellement, vous ne pourrez pas protester comme à votre habitude. Vous ne devez pas poser de question. Tout est interdit et les châtiments pour ceux qui se croient malins sont très sévères. N'oubliez pas que le moindre manquement se paie le plus souvent par la vie. Ici on vous imposera la discipline la plus rigide que vous puissiez imaginer. On vous fera passer l'envie de rire pour toujours...

— ¡*Maricón!* dit Emili.